

Fermé le mardi

par Annie Cascaro

Un signal sonore fit sursauter le commissaire Marrec l'obligeant bien malgré lui à sortir de sa torpeur. Décidément, il n'avait jamais réussi à intégrer dans son travail quotidien ces intrusions trop modernes à son goût. Et ce n'est sûrement pas à la fin de son « mandat » qu'il allait se faire violence !

Encore quelques jours et après quarante années de bons et loyaux services au sein de la « Grande Maison », il s'apprêtait, avec bonheur, à larguer les amarres vers de plus paisibles destinations. Si près de l'échéance, il estimait qu'il avait légitimement le droit de remiser au placard son zèle et sa conscience professionnelle qu'on avait qualifiés d'exemplaires tout au long de sa carrière, s'accordant en quelque sorte des paliers de décompression avant une retraite qu'il jugeait bien méritée.

Toutefois, il constatait que, jusqu'au bout, sans le moindre ménagement on l'envoyait, lui, le Patron, au front alors que le commissariat comptait dans ses rangs tant de flics performants... On allait réussir à le mettre de mauvaise humeur et cela l'agaçait.

Aussi, c'est avec une moue dubitative qu'il se pencha vers l'écran de son ordinateur qui lui confirma ce qu'il pressentait. Un message venait d'arriver dans sa boîte mail. Distance parcourue : moins de cinq mètres ! L'émetteur n'était autre que le jeune freluquet stagiaire qui était sensé lui servir de collaborateur et qui officiait dans le bureau qui jouxtait le sien !

De toute façon, quel que soit le mode de transmission, pigeon voyageur... ou message électronique, il sentait bien, alors qu'il s'était concocté un programme tout en douceur, qu'on allait le bousculer et qu'il allait tout perdre au change.

Une sourde colère l'envahit et il se mit à bougonner : « Une porte ça s'ouvre bon Dieu ! ».

Histoire de génération. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'il était un flic

« à l'ancienne ! ». Lui, et ce n'est quand même pas compliqué, il informait et communiquait en direct !

Il y a bien des secteurs où le retour aux sources, c'est tendance... et ça marche :
« Purée à l'ancienne », « Moutarde à l'ancienne », produits exhibés en tête de gondoles des supermarchés mais chez les flics, allez savoir pourquoi, c'est ringard !

Il datait. Il l'assumait volontiers, le revendiquant haut et fort même s'il savait pertinemment qu'on le classait avec une certaine condescendance et peut-être aussi, allez, un soupçon d'affection, dans la catégorie des derniers bons vieux mais respectables dinosaures.

Pour se calmer, il prit le parti de jeter un œil aux quelques vestiges qui l'avaient fidèlement accompagnés et qui pour l'instant demeuraient toujours accrochés aux murs de son bureau. Des photos en noir et blanc à la Doisneau, témoignages d'une autre époque.

« Poulets » parisiens enfourchant leur vélo, capes au vent, prêts à dégainer le sifflet et le bâton poursuivant allègrement des voyous effarouchés qui s'enfuyaient en brillant :

« Vingt deux, v'la les flics ! »

Il avait grandi avec les séries policières des années soixante en compagnie, entre autres, de Maigret, de Bourrel et de son adjoint Dupuy ... qu'il parodiait avec malice, lorsqu'une affaire se dénouait, joignant le geste à la parole. Une main se tapant le front accompagnée du célèbre
« Bon sang, mais c'est bien sûr ! »

Il fonctionnait comme ces flics là : les faits et le flair.

L'horloge de son bureau affichait : 9 h 24. Sans grande motivation, il se décida à prendre connaissance du message qui lui avait été adressé à 9h 20.

b.brignac- commissariatdeconcarneau@gmail.com

to

j.marrec -commissariatdeconcarneau@gmail.com

« Patron, on vous demande à l'espace Simenon. Une affaire pour vous. Le décès d'une dame âgée. Le médecin, appelé sur les lieux, flaire quelque chose de suspect et il vous attend. »

Le commissaire Marrec commença par fermer les yeux de dépit puis haussa les épaules à plusieurs reprises pour finir par se lever d'un bond. Il ouvrit violemment la porte intermédiaire qui donnait sur le bureau du jeune stagiaire et vociféra :

- Louche ! Louche ! C'est tout ce qu'ils savent dire les toubibs...

L'espace Simenon situé dans la ville close, tout près du musée de la Pêche, était certes un lieu sympathique mais aujourd'hui il n'avait rien à y faire.

Les liens ténus tissés entre Simenon et la ville de Concarneau avaient conduit quelques passionnés à lui rendre hommage bien avant que Liège, sa ville natale, ne se décidât tout récemment à lui consacrer un musée.

Ici, il s'agissait essentiellement d'une exposition permanente de photos. Une rétrospective de clichés pris dans les années 1930 lorsque le romancier avait séjourné au Grand Hôtel et dans une villa des Sables blancs pour se consacrer à la rédaction de ses deux célèbres romans qui avaient pour cadre Concarneau.

Dépité, Marrec, puisqu'il n'en avait pas le choix, enfila son par-dessus et sortit en claquant la porte demandant à Brignac de l'accompagner.

Nous étions en décembre et un petit froid sec sévissait sur la côte bretonne depuis plusieurs jours. Un vent d'Est soutenu balayait le littoral.

Le stagiaire gara la voiture sur la place du marché, vide en ce mardi matin, ce qui permettait d'accéder aisément à la ville close. Le cri rauque de quelques goélands qui s'attardaient à proximité du port contribuait à rendre l'atmosphère sinistre. Le commissaire prit le temps de les observer, petite digression qu'il s'accordait avant de rentrer dans le vif du sujet. Les rues étaient désertes.

La mine attristée, le responsable de l'espace Simenon l'accueillit et gardant le silence le conduisit auprès du corps de la victime.

C'est dans l'espace contemporain qu'il avait trouvé la petite dame gisant inerte.

Ambiance curieuse. Au dessus d'elle une large affiche du dessinateur Cyrille Launais, spécialiste de BD. Décor local car on y voyait le célèbre beffroi figé dans une lumière blafarde sur lequel se détachaient, ébahis, incrédules et figés d'épouvante les visages de policiers, de gendarmes et d'un médecin légiste scrutant comme s'il s'agissait de pages diaboliques, un exemplaire du fameux *Chien Jaune*...

- Ah, c'est toi Gall !

Le commissaire et le médecin avaient noué des relations amicales et chaleureuses au cours de leurs années de collaboration.

- Désolé pour le dérangement, ta mine fait plaisir à voir ! Mais on n'a pas le choix, anomalie constatée : j'ai noté sur l'avant bras, rougeur et point de piqûre.

Marrec, le visage toujours renfrogné, daigna jeter un coup d'œil rapide au bras de la victime et nota effectivement une légère tuméfaction. Mais ce qui le frappa avant tout, ce fut la maigreur du visage de la vieille dame. Un visage aux traits réguliers qui lui sembla toutefois très apaisé. Et surtout il y avait ses yeux qui étaient demeurés grand ouverts ! Quel vide ! Marec, esthète à ses heures, songea à un tableau de Modigliani. Visage longiligne au regard absent... Cette vieille dame demeurait très belle et là, insolite détail, fixé au revers de son col de soie blanche, une rose, ou plutôt un bouton de rose... la fleur avait gardé toute sa fraîcheur. Le jeune Brignac l'interrompit dans ses réflexions et lui tendit le sac qu'on avait trouvé près d'elle. Il était débarrassé de tout son contenu. L'hypothèse d'une agression pour vol pouvait être évoquée, faisant de la vieille dame une victime sans identité.

De quoi s'agissait il ? Un rendez-vous ? Et cette piqûre au bras ? Du prémédité ? Le commissaire n'avait pas envie de se creuser la cervelle et fit en direction de son jeune collaborateur un signe hautement symbolique et très explicite pour qui le connaissait. Geste circulaire et doigt pointé vers le corps de la victime ce qui signifiait en clair : « Toi petit, tu gères, je délègue. Moi, je me mets en veilleuse. »

Pas le moindre scrupule à l'encombrer mais tout au contraire la bonne conscience du pédagogue qui sommeillait en lui, persuadé qu'il était temps que tous les jeunes et notamment Brignac puissent prendre leurs marques sans lui afin de faire leurs preuves.

C'est ainsi que très rapidement, il quitta le musée décidé à rejoindre à pied et en solo le commissariat, non sans avoir demandé comme de coutume au docteur Gall, de lui transmettre ses conclusions.

Un petit retour tranquille en perspective. Il aimait Concarneau en hiver.

Tard dans la soirée, la sonnerie de son portable retentit, affichant sur l'écran le nom de son correspondant.

- Tu vois, service rapide ! On n'a pas chômé et tout sur un plateau !

Le commissaire Marrec reconnut bien la jovialité et le ton espiègle du Docteur Gall. Il se jura de garder le contact avec son ami après son départ.

Les affaires menées ensemble, dont certaines très difficiles, avaient tissé des liens.

- Injection massive de barbituriques ! Difficile avec une telle dose d'y échapper ! Et en prime, cadeau de la maison, nom de la victime : Maria Lipowitz ...

Le commissaire émit un sifflement, qui exprimait toute sa satisfaction devant une telle efficacité.

- Tu sais Marrec, c'est la routine ! La petite dame était porteuse d'un stimulateur cardiaque, numéroté et répertorié dans le fichier national. Rien de bien méritoire, un jeu d'enfant donc obtenir le nom du patient. Nous aussi, on a notre traçabilité, c'est ça le progrès. Marrec remercia avec les banalités d'usage.

Cette conversation le laissait perplexe... Nulle envie de rejoindre son épouse qui, sûrement, fidèle à elle-même, ne cesserait de papillonner et de bavasser. Il avait besoin de se concentrer. Depuis sa visite au musée, malgré le détachement dont il avait fait preuve, il sentait bien que

quelque chose lui échappait. Curieuse impression... Et en plus, Lipowitz... Lipowitz... C'est le moins que l'on puisse dire : cela ne sentait pas trop le kouign amann ! Toutefois, ce nom, pas très local, ne lui était pas totalement inconnu. Cela ne lui évoquait pas une affaire. C'était autre chose. Et sans savoir pourquoi, il y associait une couleur : du jaune flambant et tapant. Malgré l'heure tardive et le froid qu'il allait devoir affronter, il décida de sortir. Il prit sa voiture et roula en direction du port. Il aimait dès qu'il avait un peu de liberté s'y promener en badaud et observer l'activité des bateaux de pêche. Quelques chalutiers embouquaient le chenal dans une nuit d'encre.

C'est en marchant sur les quais, que tout à coup une image s'imposa.

« Lipowitz, cours d'art dramatique et de danse contemporaine. »

Concarneau regorgeait d'affichettes jaunes qui informaient du gala annuel qui devait avoir lieu un peu avant Noël. Même son épouse suivait assidument les cours de ce monsieur se plaisant, malgré son âge, à jouer les rôles de groupie...

Satisfait d'avoir pu éclaircir un premier élément, le commissaire prit le chemin du retour, en longeant la côte. Au large, des feux intermittents scintillaient, il identifia le phare de Penfret. Il se promit, histoire d'épauler « le petit », de rencontrer le responsable des cours de théâtre, afin de savoir si les deux Lipowitz avaient un lien quelconque. Probablement.

De retour à son domicile il décida de ne pas poursuivre sa réflexion et s'endormit aisément.

Le lendemain, monsieur Lipowitz répondit sans difficulté à la convocation qui lui avait été adressée et dès le début de l'après-midi il se présenta au commissariat.

Distingué, la quarantaine séduisante, la silhouette svelte... Toujours agaçant ce genre d'individu, pensa Marrec dont la bedaine n'était pas des plus discrètes.

Normal qu'il soit la coqueluche de si nombreuses petites dames concarnoises.

Gros train de vie selon les premiers renseignements. Personnage courtois, affable même,

Lipowitz semblait au prime abord répondre de bonne grâce aux questions posées mais on le percevait malgré tout un peu nerveux, sur la défensive, ne cessant de s'agiter sur sa chaise et remuant fébrilement les mains. Le commissaire se surprit même à flairer qu'il en faisait un peu trop. Une vague impression à confirmer.

« Oui, il avait appris pour la dame du musée ! Oui, il avait bien une vieille tante qui vivait seule à Brest, brouillée depuis des décennies avec la famille. Il avait perdu tout contact avec elle depuis longtemps et n'avait d'ailleurs jamais cherché à la revoir... Oui, il était vraisemblable qu'il fût son dernier parent. Des Lipowitz avaient péri en déportation et quelques autres s'étaient réfugiés en France. »

L'évocation des faits le perturbait visiblement ... Et là, au revers de son élégant blouson de daim, d'une peausserie très souple, un bouton de rose flétri !

Le commissaire Marrec se fit pour la seconde fois la même remarque : depuis le début de cette affaire, il avait l'impression d'une trame grossière cousue au fil blanc... On allait bien vite, trop vite en besogne... Une victime si rapidement identifiée... et maintenant face à lui cet homme qui anticipait ses questions et qu'il sentait au bord de la confession...

Une banale histoire de famille ? La vieille tante qu'on supprime pour récupérer ses biens ?

Marrec, comme de coutume, lorsque la concentration l'habitait, tapotait d'une main saccadée la partie gauche de son front.

Le silence s'était installé.

Soudain la porte de son bureau s'ouvrit bruyamment.

C'était donc cela ! Immense explosion dans la pièce voisine ! Comme une grenade dégoupillée, comme un barrage rompu, les rires contenus fusaient !

Ils étaient tous là : la grande famille réunie, tous ses collègues aux mines réjouies et enjouées tels des potaches ravis de piéger leur maître ! Le chef d'orchestre semblait être le docteur

Gall, il ne cessait de pouffer.

Lipowitz

avait rejoint le groupe et avançait solennellement, tenant à son bras ...la vieille femme de l'espace Simenon!

Le

commissaire Marec comprit d'où lui venait l'intuition que quelque chose ne tournait pas rond.

Un scénario de pacotille construit par ses collaborateurs, un bizutage de fin de carrière...

Et la petite Madame Marrec qui pointait le bout de son nez ! Complice voire meneuse, il était prêt à jurer que c'était elle qui avait eu l'idée de faire appel à ce Lipowitz « cours d'art dramatique ». Théâtre de boulevard plutôt !

Brignac s'approcha de lui, un énorme paquet porté à bout de bras en lui confiant :

- On avait juste peur d'une chose, patron, c'est que vous vous souveniez que le mardi, c'est le jour de fermeture de l'Espace Simenon !